

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Femme \(mariage\)](#), [Femme \(statut social\)](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Littérature](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document est une réponse à :

[76. Paris, Vendredi 29 juin 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-06-29

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl a fait très beau aujourd'hui. J'en étais en plus mauvaise disposition.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°122/160-161

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 269-270, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/15-22

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°74. Vendredi 29 10 h. du soir.

Il a fait très beau aujourd'hui. J'en étais en plus mauvaise disposition. Vous me manquez bien plus sous le soleil que sous la pluie. Je puis être triste sans vous ; heureux sans vous, non. Je souffrais de tout le plaisir que j'aurais pu avoir. Ce soir, je me suis promené avec mes enfants. A la bonne heure ; je puis jouir de leur gaieté, m'y associer même. Ce n'est pas pour moi que je suis content. Pourquoi m'êtes-vous devenue si nécessaire ? Je fais là une sottise question, car j'en sais parfaitement la réponse.

Je suis outré pour bien plus de 7000 francs. Je soupçonne qu'il y a là encore plus de taquinerie subalterne que de vilénie, un petit étalage d'autorité le désir de faire acte de pouvoir en reculant. Mon avis est que vous devez en informer votre frère et en parler à votre mari avec un étonnement bref et sans réclamer. Si je commence à les bien connaître la réclamation serait vaine. Vous ne pouvez, je crois ni passer sous silence un tel procédé, ni en faire grand bruit. Étonnez-vous aussi de l'apprendre par votre banquier. Pourquoi n'a-t-on pas eu le courage de le dire soi-même de vous le dire à vous ? Je vous conseille là un langage du haut en bas, le seul qui vous convienne au fond, le seul aussi, j'en ai peur qui vous donne un peu de force. Il faut qu'on sache que vous ne vous générez pas de dire à vos amis la vilénie qu'on vous fait. Un peu de crainte, vous a sauvée. Usez de ce moyen avec les formes les plus douces du monde, mais usez en toujours un peu. Qu'ils aient tous peur du qu'en dira-t-on. Votre sauvegarde est là.

Samedi 8 h.

Vous n'aurez pas de lettre aujourd'hui. Cela me déplaît. Vous a-t-on porté un paquet de livres ? Je ne sais si quelque chose là vous amusera. Vous êtes très difficile à amuser. Non que vous soyez blasée, ce qui n'a jamais ni mérite, ni charme, mais parce que vous êtes très difficile et très prompte à mettre de côté ce qui ne vous plaît pas du premier coup. Vous ne savez ni attendre, ni chercher. L'imperfection, l'insuffisance, l'ennui vous choquent si vivement que vous détournez sur le champ la tête avec dédain, comme si vous ne pouviez rien avoir à démêler avec tout ce qui n'est pas supérieur et accompli. C'est votre mal, & votre attrait.

Il y a dans ce paquet de livres un roman nouveau intitulé Une destinée qu'on m'a apporté la veille de mon départ. Je n'en ai pas lu une ligne et je ne vous réponds pas du tout qu'il vaille le moindre chose. Mais regardez-y cinq minutes. Il est d'une jeune fille à qui je veux du bien. Il y a cinq ans, quelques semaines après le 1 mars

1838 une lettre m'arriva d'une personne inconnue. C'était une longue pièce de vers écrite à mon sujet, sur le coup qui venait de me frapper par une jeune fille de 17 ans, fille d'un pauvre aubergiste dans un pauvre village du fond du Poitou, qui n'avait jamais eu d'autres leçons que celles du maître d'école et du curé de son village, ni lu d'autres livres que quelques volumes incomplets de poésie française et quelques numéros de Journal. Ses vers sans rien de saillant, n'étaient pas dénués de sensibilité et de mouvement. Un me frappa beaucoup. Elle disait, en décrivant celle que je venais de perdre : Ses regards pleins de douceur et d'empire. C'était à croire qu'elle l'avait vue, car ce mélange là, était précisément le caractère original de sa physionomie comme de sa nature. Je fus donc très touché. On l'est toujours d'ailleurs, d'apprendre que votre nom, votre sort ont vivement ému et occupé, à 150 lieues au fond d'un village, une personne inconnue et tant soit peu distinguée. Je répondis affectueusement à cette jeune fille. Je l'encourageai. Je lui envoyai de bon livres. Un an après, je reçus une autre lettre qui m'annonçait que son père avait vendu son auberge, et qu'elle allait venir à Paris, avec son père, et sa mère, dans une charrette traînée par un cheval que son père avait gardé pour ce voyage. J'essayai de l'en détourner. Il n'y eut pas moyen. Elle sentait son génie et voulait tenter sa destinée. Elle arriva. Je devrais dire elle m'arrive, car elle venait sur la foi de ma protection, et je ne pouvais me défendre d'accepter un peu la responsabilité de son sort. Je vis une jeune fille, point jolie de manières très simples, mais convenables, et assez élégantes de l'intelligence, dans le regard de la finesse dans le sourire, point embarrassée, et parfaitement décidée à chercher, par ses vers, la fortune et la gloire. Je lui donnai quelques avis et une petite pension. Depuis elle fait des vers ; elle en a fait d'assez agréables, et qui lui ont valu quelque succès auquel j'ai un peu aidé. Elle a acquis quelques amis de plus, amis-poètes, M. de Lamartine, Mad. Testu, quelques autres que je ne connais pas mais qui ont leur monde, où ils ont leur renommée. Elle vit très modestement, honnêtement, je crois. J'ai fait avoir une petite place à son père. Elle passera sa vie à faire des vers sans jamais monter bien haut ni percer bien loin, pauvre, agitée, jamais sûre de son succès ni de son pain ; mais elle aura obéi à son instinct et coulé selon sa pente. C'est le vrai secret de bien des vies. Je vois que les vers, ne lui suffisent pas, et qu'elle commence à faire des romans. Elle m'a apporté celui-là la veille de mon départ.

10 heures

Voilà votre N°76. Oui, c'est une triste et charmante parole. Adieu. Je vous ai dit ce qu'il me semblait de la réponse à votre mari. J'y pense encore. Il est possible, ce me semble, d'exprimer une surprise très hautaine au fond et très douce dans la forme, une surprise fière et résignée, qui les fasse, non pas rougir, ce qui ne se peut pas, mais s'inquiéter un peu du jugement de cinq ou six personnes, si cela se peut. Adieu encore. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-06-29.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/02/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1628>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 29 juin 1838

Heure10 h du soir

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

5

Il a fait très beau aujourd'hui. J'en
 étois en plus mauvaise disposition. Vous me manquez bien
 plus sous le soleil que sous la pluie. Je puis être triste
 sans vous, heureux sans vous, non. Je souffrirai de tout le
 plaisir que j'aurois pu avoir. Le soir, je me suis promené
 avec mes enfans. À la bonne heure, j'y puis jouir de leur
 gaieté, m'y associer même. Ce n'est pas pour moi que je suis
 contents. Pourquoi m'êtes vous devenue si nécessaire? Je
 fais là une telle question, car j'en suis parfaitement la
 réponse.

Je suis outre pour bien plus de 7000 francs. Je soupçon-
 ne qu'il y a là encore plus de laquinerie Subalterne que de
 villainie, un petit étalage d'autorité, le desir de faire acte
 de pouvoir en reculant. Mon avis est que vous devez en
 informer votre père et en parler à votre mari avec un
 étonnement bref et sans réclamer. Si je commence à le
 bien connaître, la réclamation seroit vaine. Vous ne
 pouvez, je crois, ni passer sous silence un tel procédé, ni
 en faire grand bruit. Etomez vous aussi de l'apprendre
 par votre banquier. Pourquoi n'a-t-on pas eu le courage

de le dire soi-même, de vous le dire à vous ? Je vous conseille
là un langage du haut en bas, le seul qui vous convienne
car j'en ai pour, le seul aussi, j'en ai pour, qui vous donne un
peu de forces. Il faut qu'on sache que vous ne vous gênez
pas de dire à vos amis la vilainie qu'on vous fait. Un
peu de crainte vous a sauvé. Usez de ce moyen avec les
formes les plus douces du monde, mais usez-en toujours un peu.
L'ail vient tous jours de qu'on dira t-on. Votre sauvegard
en là.

Samedi 8 h.

Vous n'avez pas de lettre aujourd'hui. Cela me déplaît. Vous
à t-on porté un paquet de livres ? Je ne sais si quelque
chose là vous amusera. Vous êtes très difficile à amuser.
Non que vous soyez blasé, ce qui n'a jamais ni misé, ni
charme, mais parce que vous êtes très difficile et très prompt
à mettre de côté ce qui ne vous plaît pas du premier
coup. Vous ne savez ni attendre ni chercher. L'imperfection,
l'insuffisance, l'ennui vous choquent si vivement que vous
détournez sur le champ la tête avec dédain, comme si
vous ne pouviez rien avoir à comparer avec tout ce qui
n'est pas supérieur et accompli. C'est votre mal &
votre attrait.

Il y a dans ce paquet de livres un roman nouveau
intitulé Une destinée qu'on m'a apporté la veille de mon
départ. Je n'en ai pas lu une ligne, et je ne vous réponds

pas de
m'importe.
à l'ing
lettre en
de vers,
par une
dans un
ou d'anta
son vilt
incomple
Ser vers
Kensibile
ditait, et
l'était à
provisio
de la ne
d'appren
occupé
inconnu
ensemble
de bon
qui m'a
quelle
une ch

conseille pas de tout quitter, la moindre chose. Mais regardez-y cinq
minutes. Il en est d'une jeune fille à qui je veux du bien. Il y
a cinq ans, quelques semaines après le 11 Mars 1833, une
lettre m'arriva d'une personne inconnue. C'était une longue pièce
de vers, écrite à mon sujet, sur le coup qui venait de me frapper,
par une jeune fille de 17 ans, fille d'un pauvre ouvrier
dans un pauvre village de fond du Poitou, qui n'avait jamais
eu d'autres livres que ceux du maître d'école et du curé de
son village, ni lu d'autres livres que quelques volumes
incomplets de poésies françaises et quelques numéros de Journal.
Les vers, sans rien de brillant, méritaient par leur sens
sensibilité et de mouvement. Un me frappa beaucoup. Elle
disait, en décrivant celle que je venais de perdre:

Les regards pleins de douceur et d'empire.
C'était à croire qu'elle l'avait vue, car ce mélange là était
précisément le caractère original de sa physionomie comme
de sa nature. Je fus donc très touché. On l'a toujours eue
d'apprécier que votre nom, votre sort ont vivement ému &
occupé, à 150 lieues au fond d'un village, une personne
inconnue et sans soit peu distinguée. Je répondis affectueu-
sement à cette jeune fille. Je l'encourageai. Je lui envoyai
de bons livres. Un an après, je reçus une autre lettre
qui m'annonçait que son père avait vendu son ouvrier &
qu'elle allait venir à Paris, avec son père et la mère, dans
une charrette traînée par un cheval que son père avait

garde pour ce voyage. J'essayai de le lui détourner. Il n'y eut
 pour moyen. Elle sentoit son génie et voulait tenter sa
 destinée. Elle arriva. Je devrois dire elle n'arriva, car elle
 venoit sur la foi de ma protection, et je ne pouvois
 me défendre d'accepter un peu la responsabilité de son
 sort. Je vis une jeune fille, point jolie, et manières très
 simples, mais convenables et assez élégantes, de l'intelligence
 dans le regard, de la finesse dans le sourire, point
 embarrassée, et parfaitement dévouée à chaque pas de
 vers, la fortune et la gloire. Je lui donnai quelques amis
 et une petite pension. Depuis, elle fit des vers; elle en
 a fait d'assez agréables et qui lui ont valu quelques
 succès, auquel j'ai un peu aidé. Elle a acquis quelques
 amis de plus, amis poètes, M. de Lamartine, mad^e Tada,
 quelques autres, que je ne connois pas, mais qui ont leur
 monde, où ils ont leur renommée. Elle vit très modestement,
 honnêtement, je crois. J'ai fait avoir une petite place à
 son père. Elle passera sa vie à faire des vers, sans jamais
 monter bien haut ni pousser bien loin, pauvre, agitée,
 jamais sûre de son succès ni de son pain; mais elle
 aura obéi à son instinct et conté selon sa pente. C'est
 le vrai secret de bien de vivre. Je vois que les vers
 ne lui suffisoient pas et qu'elle commença à faire des
 romans. Elle m'a apporté celui-ci la veille de mon
 départ.

étoit en
 plus
 dans un
 plaisir
 avec m
 quité,
 content
 faire la
 réponse
 de
 qu'il y
 vilain
 de pou
 inform
 donne
 bien ce
 pouvo
 en fait
 par v

10 heures.

Voilà votre N° 76. Qui, est une lettre si charmante par ses
lettres. Je vous ai dit ce qu'il me sembleroit de la réponse à votre
mari. J'y pense encore. Il est possible, ce me semble, d'exprimer
une surprise très hautaine au fond et très douce dans la forme,
une surprise fière et résignée, qui les fasse, non pas rougir, ce
qui ne se peut pas, mais s'inquiéter un peu du jugement des
cinq ou six personnes, si cela se peut. Adieu encore. G